

Orfeo Angelucci

Le secret des soucoupes volantes

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Septembre 2015

ISBN 979-10-94653-06-7

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'association est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

© Association BLÉ

<http://www.bledition.org>
✉ ble.edition@yahoo.com
France

Dépôt légal Septembre 2015

Traduction française réalisée par
Julie LALANDE

Images de Couverture : Crédits à 123 RF
Infographie : Gurvan L'helgouac'h

PREFACE DE L'EDITEUR

L'auteur, Orfeo Angelucci est pratiquement inconnu en France. Le texte le plus complet que j'ai pu trouver sur lui a été compilé et rédigé à partir d'éléments biographiques révélés dans ce livre et d'après le contenu du livre résumé par Olivier de Rouvroy, aujourd'hui décédé, sur son site Terre Nouvelle dont voici le lien :

(<http://www.erenouvelle.fr/archives/2012/06/14/24480355.html>)

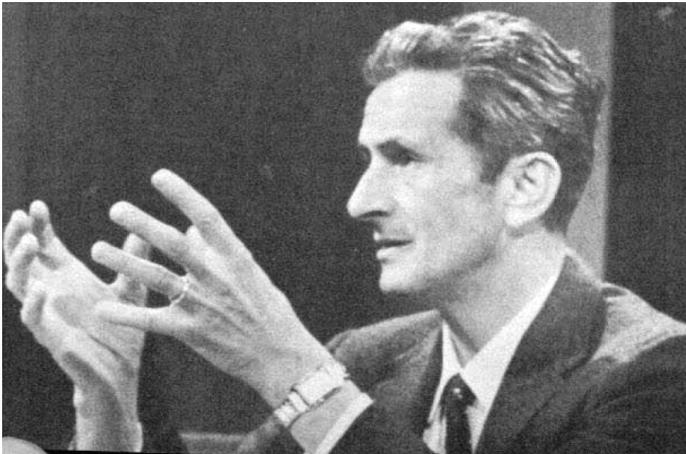
Ce texte figure également dans le dernier livre qu'il a écrit et qu'on peut encore se procurer « Contacts Extraterrestres pour l'Ere Nouvelle » disponible sur :

<http://www.thebookedition.com/contacts-extraterrestres-de-olivier-de-rouvroy-p-80451.html>

Orfeo Angelucci est l'un des tout premiers contactés avec Georges Adamski aux Etats-Unis également. Dans le livre d'O. Angelucci nous apprenons d'ailleurs de la bouche de ses visiteurs, qu'ils sont ceux-là même qui avaient été en contact avec ce dernier.

Les deux ouvrages rédigés par Georges Adamski « Les soucoupes volantes ont atterri » et « A l'intérieur des vaisseaux de l'espace » sont anciens mais sont encore disponibles d'occasion.

Le présent livre n'a jamais été traduit intégralement en français auparavant et, il a semblé important à l'association BLÉ que le lecteur puisse se plonger pleinement dans le récit d'Orfeo et vivre à travers lui cette fabuleuse expérience.



Crédit photo: "Orfeo Angelucci" by Flammonde, Paris Licensed under Attribution via Commons -

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Orfeo_Angelucci.png#/media/File:Orfeo_Angelucci.png

AVANT-PROPOS

De nombreuses personnes m'ont demandé pourquoi les visiteurs de l'espace m'auraient choisi comme contact, plutôt qu'un autre individu qu'ils considéraient comme éminemment mieux qualifié que moi pour un tel contact. Pourquoi, se demandent-ils, les visiteurs de l'espace auraient-ils choisi une personne aussi insignifiante que moi pour faire leurs révélations ?

En toute humilité, je peux vous dire que moi aussi, j'ai posé de nombreuses fois cette même question, à la fois aux visiteurs de l'espace et à moi-même. Et ce n'est qu'au cours des derniers mois que j'ai commencé à comprendre pleinement pourquoi j'ai été choisi. Mais ce livre n'est pas le lieu pour révéler les raisons de leur choix. Cependant, une fois que vous l'aurez terminé, vous aurez la réponse. C'est donc à vous de décider si oui ou non vous êtes d'accord avec les êtres des soucoupes volantes dans leur choix de contact.

Par conséquent, je vais commencer par vous parler un peu de mon enfance, et du premier contact qu'ont eu les visiteurs de l'espace avec moi au cours de l'année 1946, alors que je n'avais absolument pas conscience d'être observé par eux pour la première fois.

Mon enfance fut l'enfance heureuse et insouciante de la plupart des petits garçons américains. Je participais aux jeux les moins fatigants, allais à l'école et étais assez doué dans mes études, même si j'étais toujours frêle et de santé fragile. Heureusement, ma famille vivait dans des conditions assez confortables, et eux ainsi que mes deux oncles indulgents veillaient à ce que je bénéficie toujours des meilleurs soins médicaux possibles.

Mon mal juvénile fut diagnostiqué comme étant une « insuffisance constitutionnelle », et les symptômes en étaient une grande faiblesse physique, de la lassitude, un manque d'appétit et des carences alimentaires. Par conséquent, je me fatiguais très facilement, et le moindre effort me laissait souvent faible et épuisé. Je souffrais de migraines sévères et, en grandissant, il semblait parfois que chaque nerf et chaque muscle de mon corps irradiait une douleur insoutenable.

Alors que j'étais en classe de troisième, les médecins me recommandèrent d'arrêter l'école, et de continuer mes études à la maison. Cet arrangement me satisfit grandement, car j'avais toujours été intéressé par toutes les disciplines scientifiques. A la maison, je pouvais consacrer tout mon temps à l'étude de ces matières.

Avec beaucoup de repos et un régime conçu pour me faire prendre du poids, je reprenais des forces, et au bout d'un an les médecins considéraient que j'allais suffisamment bien pour retourner à l'école. Mais comme ma famille avait subi des difficultés financières entre-temps, il fût décidé que le mieux serait que je travaille pendant un moment. J'approuvai vivement. Mon premier job était dans l'entreprise de revêtement de sol et de stuc de mon oncle. Il m'embaucha en tant que vendeur-évaluateur, car je n'étais pas apte à effectuer de lourdes tâches. J'aimais le travail et appréciais de pouvoir sortir et rencontrer des gens. Dans l'ensemble, je m'en sortais très bien, même si je n'étais considéré que comme un enfant. Pendant mon temps libre, je continuais d'étudier tous les livres que je pouvais trouver sur des sujets scientifiques.

En 1936, je rencontrai Mabel Borgianini, une belle Italienne descendante directe des célèbres Borgias italiens. Dès le début, nous sûmes tous les deux que nous étions faits l'un

pour l'autre. Son tempérament gai et enjoué m'aidait à ne pas ruminer mes problèmes de santé et mon inaptitude physique à accomplir tout ce que je rêvais de faire. Le jour de notre mariage fut le plus beau jour de ma vie. Environ un an plus tard, notre premier fils, Raymond, naquit, et notre bonheur était total.

Un peu plus tard, je souffris d'une dégradation complète de mon état physique et fus contraint d'abandonner mon travail. Mon poids chuta de façon alarmante, passant de 68 à 47 kilos, et j'étais si faible que je pouvais à peine m'asseoir. Après un certain nombre d'exams médicaux et de tests compliqués, les médecins décidèrent que je souffrais de troubles neurovasculaires. Ils me prescrivirent le repos absolu et un suivi médical en continu.

C'est ainsi que j'entrai dans un nouveau monde, un monde blanc de médecins, d'infirmières et de lits d'hôpital. Je dus garder le lit pendant dix-huit longs mois. Mon corps était ravagé par des souffrances insoutenables, et j'étais si totalement exténué que je ne pouvais même pas lire. La science médicale faisait tout son possible pour moi, mais je savais que mes médecins ne croyaient pas que je m'en sortirais un jour. Honnêtement, cela ne m'importait plus beaucoup d'être vivant ou mort. La vie n'était plus désirable. Rester couché jour après jour sur un lit d'hôpital, le corps meurtri par la douleur et trop épuisé même pour penser est en effet vivre un enfer. J'avais le sentiment que la mort ne pouvait que signifier être libéré de la douleur. Le confinement était particulièrement difficile à supporter pour moi, car j'avais toujours aimé le monde extérieur, l'éclat du soleil, le murmure des feuilles dans les bois, et la musique des ruisseaux dans la forêt. Parfois, je priais pour mourir et échapper à la douleur ainsi qu'à la terrible lassitude qui irradiait dans mes muscles.

Mais les semaines devinrent des mois, et peu à peu je commençais à aller mieux. Enfin, j'étais à nouveau capable de m'asseoir, puis de marcher. C'était comme une renaissance. Je commençais même à m'intéresser à nouveau à mes livres de science. Enfin arriva le beau jour où je fus capable de quitter l'hôpital et de rentrer à la maison. Tout au long de ces longs mois de confinement, la foi et les encouragements de mon épouse et de ma famille ne faillirent jamais. Mabel traversa tout cela avec moi, et je doute que j'aurais pu y arriver sans son amour et sa compréhension.

Mon corps était toujours ravagé par la douleur, mais j'avais appris à la supporter. Le point positif était que le terrible épuisement et la faiblesse qui me faisait trembler avaient disparu, de sorte que j'étais capable de me lever et de me déplacer. Bien que ma famille ait tenté de m'en dissuader, j'insistai pour retourner au travail et reprendre mon ancien poste presque aussitôt. J'étais resté inactif pendant si longtemps que ce que je voulais plus que tout était tout simplement d'être à nouveau actif.

Après être retourné travailler, je me mis à prendre des cours du soir. Cette vieille soif de connaissance insatiable rongea même mon âme. Je réalisais que la science avait fait de nombreuses découvertes, mais il y avait encore beaucoup à apprendre, tant de secrets de la nature encore à révéler. J'étais obsédé par l'apprentissage de la véritable nature de l'atome, par la découverte d'un remède aux maladies virales, et surtout à la polio, la plus épouvantable des maladies paralysantes. J'avais le sentiment qu'une explication satisfaisante à la création et au fonctionnement de l'univers entier restait à découvrir. Quel était le grand mystère de la création de la matière, ou la véritable origine de l'atome ? Celle-ci et d'autres énigmes semblables résonnaient dans mon esprit nuit et jour.

Je m'intéressais tout particulièrement au phénomène du champ électrique et électromagnétique. Probablement parce que depuis ma plus tendre enfance, j'avais une peur terrible ou une phobie de la foudre. Pendant un orage, je souffrais non seulement d'une véritable douleur physique, mais aussi de perturbations mentales et d'anxiété. C'est ainsi que je commençai à beaucoup me pencher sur l'électricité statique atmosphérique.

Je menai par moi-même quelques expériences simples. Je remarquai que toute la volaille, et surtout les poulets, sont nerveux et inquiets lorsqu'un orage se rapproche. D'après mes propres réactions, il m'apparaissait comme évident qu'ils éprouvaient aussi des symptômes physiques définis liés aux conditions atmosphériques. Je découvris également que les poulets étaient sujets à la « maladie de Marek », qui est comparable à tous les égards à la paralysie infantile chez l'homme. D'après mes études et mes expériences dans ce domaine, je pensais avoir découvert certains faits pouvant être hautement importants dans le traitement de la polio. Emporté par mon enthousiasme, j'écrivis une longue lettre détaillée sur le sujet au Président Franklin Roosevelt, qui était alors à la Maison Blanche.

Grâce aux efforts du Président Roosevelt, mes théories furent entendues par le Dr. John L. Lavan Jr., directeur de recherche de la National Foundation for Infantile Paralysis¹. Dr. Lavan était intéressé et parla de moi au Dr. Joseph Stokes du Children's Hospital in Philadelphia², qui travaillait sur la gamme de traitements contre la polio basée sur la thérapie par vitamine. Mais je n'ai jamais appelé le Dr. Stokes. D'après ce que j'avais appris de son travail, je savais que ses idées étaient en totale opposition avec ma propre théorie selon laquelle un certain complexe de vitamines B était largement responsable de l'alimentation des poliovirus. (Ce point de vue a depuis été démontré par toutes les recherches en virologie.)

En revenant à mes études et à mes expériences à la maison, je commençai à m'intéresser aux champignons et aux conditions atmosphériques qui les affectent. J'étudiai les champignons sauvages et les conditions atmosphériques particulières qui provoquent leur croissance soudaine et sporadique. Je passai ensuite des champignons aux moisissures. Je considérais que les moisissures étaient une forme de vie négative qui parasitait la matière vivante par un processus de mutation trompeur et subtil.

A cette époque, nous étions au cœur de la Seconde Guerre Mondiale. On avait découvert la pénicilline, mais ce n'était encore qu'un mot magique et un grand mystère pour le grand public. Aucun livre ou rapport n'existait sur le sujet. Mais entre-temps, les caractéristiques des champignons m'étaient devenues familières. Au cours de mes expériences, je découvris que l'une des formes les plus communes de moisissure pouvait être utilisée pour produire indéfiniment des produits chimiques si on la maintenait à la bonne température, avec l'alimentation adéquate. C'est alors que je décidai de voir quels changements structurels allaient survenir sur la moisissure *aspergillus clavatus* dans les couches supérieures de l'atmosphère.

Le 4 août 1946, je pris des moisissures en culture à trois stades de développement : embryonnaire, stade intermédiaire et mature. Je plaçai les moisissures dans des paniers, attachai les paniers à dix-huit ballons de type Navy, et effectuai les préparatifs nécessaires

¹ « Fondation Nationale contre la Paralysie Infantile », fondée en 1938 par le président Franklin D. Roosevelt pour vaincre la poliomyélite, maladie dont il était atteint ; devenue « March of Dimes Foundation » en 1976, elle travaille aujourd'hui à améliorer la santé générale des femmes enceintes et de leurs enfants (NDT).

² « Hôpital pour Enfants de Philadelphie » (NDT).

au décollage. Mais par un malheureux accident, les ballons s'éloignèrent prématurément, emportant là-haut les paniers avec les moisissures sans aucun moyen pour les récupérer. Mes longs mois d'efforts acharnés et de planification méticuleuse étaient désespérément perdus.

Le cœur lourd, je poussai un profond soupir en regardant les ballons et mes précieuses moisissures grimper toujours plus haut dans le ciel bleu clair. C'était une journée parfaite, exactement le genre de temps que j'avais attendu pour effectuer mon test, mais à présent tout était irrémédiablement perdu.

Ma famille et un certain nombre d'amis et de voisins étaient avec moi pour observer l'expérience. A proximité se trouvaient également un reporter et un photographe du *Trentonian*, le quotidien de Trenton. Tout le monde fixait les cieux en silence, regardant les ballons devenir de plus en plus petits tandis qu'ils prenaient de l'altitude. Toutes les personnes présentes, et surtout Mabel et mon beau-père, savaient à quel point j'étais profondément déçu. Mabel posa un bras réconfortant autour de mes épaules et murmura : « Ce n'est pas grave, Orfie. Tu peux réessayer ».

C'est alors que mon beau-père, Alfred Borgianini, remarqua un appareil dans le ciel et cria : « Regardez ! Il y a un avion, Orfeo. Peut-être qu'il va suivre tes ballons ».

Toutes les personnes présentes virent l'objet et étaient d'accord sur le fait qu'il avait dû être attiré à cet endroit par le groupe de ballons qui prenaient de la hauteur. Mais tandis qu'il voltigeait et effectuait des cercles au-dessus de nos têtes, nous fûmes tous bientôt conscients du fait qu'il ne s'agissait pas d'un avion ordinaire. Tout d'abord, il manœuvrait de façon incroyablement gracieuse et aisée. Puis, alors que nous commençons à en avoir une vue plus nette, nous fûmes étonnés de voir qu'il n'avait la silhouette familière d'aucun type d'avion connu. Il avait assurément une apparence circulaire et brillait sous le soleil. Nous nous entre-regardâmes avec surprise et perplexité, et le photographe essaya d'obtenir quelques clichés de l'objet. Mabel s'exclama : « Et bien, je n'ai jamais vu un avion comme celui-là avant ! Il est rond et n'a pas d'ailes ! »

Tout le monde était d'accord, et nous continuâmes à le regarder fixement tandis qu'il prenait de l'altitude et semblait poursuivre les ballons jusqu'à disparaître lui aussi hors de notre vue. Pendant quelques instants ensuite, nous discutâmes au sujet de l'étrange objet, mais, comme c'est le cas pour la plupart des mystères, nous avons tout oublié au bout d'une semaine ou deux. Cependant, aujourd'hui chacune de ces personnes qui étaient avec moi ce jour-là attesteront de l'authenticité de cet étrange appareil.

Plus tard, j'appris que le jour du lancement des ballons correspondait à la première fois où j'avais été observé directement par les Extraterrestres. Même si alors je ne pensais pas du tout au sens de cet événement, il s'agissait de leur premier contact avec moi. A partir de cet instant et pendant les cinq années et neuf mois qui ont suivi, je suis resté sous l'observation constante d'êtres provenant d'un autre monde, même si je n'en étais absolument pas conscient.

Les forces de police de l'Etat furent appelées, et on leur demanda d'être à l'affût des dix-huit ballons perdus et de leur étrange cargaison. De même, des stations de radio et des journaux locaux publièrent des articles concernant la perte des ballons et demandant à toute personne les ayant trouvés ou vus de le rapporter aux autorités. Mais on n'entendit jamais parler d'eux et malgré toutes nos tentatives, les dix-huit ballons et les cultures de moisissure avaient disparu.

Plusieurs jours après la perte des ballons, je m'arrêtai au Laboratoire de Physique Palmer, à l'université de Princeton, pour rendre visite au Dr. Dan Davis, chef du département du Rayonnement Cosmique. Le Dr. Davis s'était toujours montré très amical à mon égard et n'était jamais trop occupé pour prendre une pause afin de me venir en aide face à certains des problèmes techniques qui m'ennuyaient toujours.

Je racontai au Dr. Davis et à l'un de ses assistants l'expérience sur les moisissures et leur perte dans l'accident avec les ballons. Le Dr. Davis regretta que je ne lui aie pas parlé de mes expériences avant, car il me dit que le laboratoire aurait été heureux de fournir l'hydrogène nécessaire à l'expérience, et d'aider d'une autre manière à réduire les dépenses. Il me dit aussi qu'il aurait pu faire en sorte que les ballons soient tracés par la chaîne de stations radar dans la zone Est.

Princeton et ses environs étaient littéralement un paradis sur terre pour moi, car c'était l'un des foyers importants de ma chère science. Dans les alentours se trouvaient de grandes institutions telles que l'Institut Rockefeller pour la Recherche Médicale, les laboratoires de la R.C.A. (Corporation Américaine de la Radio), la Compagnie du Téléphone et du Télégraphe Américains, l'Institut d'Etudes Avancées, ainsi que la Corporation de Chimie Heyden, producteurs de pénicilline. Et non loin se trouvaient l'université de Rutgers, E.R. Squibb and Co., Merck et Fils, et bien d'autres encore. Oui, j'aimais chaque centimètre carré du New Jersey, avec ses merveilleuses institutions d'apprentissage et de recherches scientifiques. Mais mon amour pour cet Etat était contrebalancé par ma peur irraisonnée des orages, et par mon anxiété physique au cours de ces tempêtes plutôt violentes qui ont lieu dans la région. C'est pourquoi, lorsque Mabel commença à parler de déménager sur la côte ouest, où nous avions entendu dire qu'il y avait rarement, si ce n'est jamais d'orages, je me laissai facilement convaincre de suivre ses plans.

En novembre 1947, ma famille, qui se composait de Mabel, de moi et de mes deux garçons, Raymond et Richard, entama en voiture le trajet qui devait nous conduire à Los Angeles. En chemin, nous nous arrêtâmes à Rochester, dans le Minnesota, où j'avais rendez-vous dans la fameuse Clinique Mayo avec le Dr. Walter C. Alvarez, l'Hippocrate moderne du diagnostique médical. J'étais sincèrement reconnaissant pour la chance immense qui m'était accordé par cette autorité dans le domaine de la médecine en daignant m'accorder un peu de son temps, car un grand nombre de personnes bien plus méritantes que moi s'étaient retrouvées dans l'incapacité de rencontrer cet homme très occupé.

Malgré sa célébrité et son importance dans le monde médical, je le trouvai extrêmement modeste et bienveillant. Après un examen complet, il conclut que mon état était causé par une insuffisance constitutionnelle innée à un degré extrême. Son avis était que cet état avait été causé par une attaque de trichinose dans l'enfance, après avoir mangé du porc contaminé et pas assez cuit. Il déclara que j'avais de la chance d'avoir survécu à cette attaque sévère. Il me recommanda de me reposer autant que possible, et de ne jamais m'atteler à un travail que je n'aurais pas choisi ni aimé, afin de minimiser l'impact sur mon état affaibli et mon système nerveux.

Enfin nous arrivâmes dans « l'Etat doré », sur la côte ouest. Le sud de la Californie représentait une nouvelle expérience agréable à la fois pour ma famille et pour moi-même. Je me dis qu'en effet c'était un paradis lorsque je découvris qu'il n'y avait vraiment pas d'orage dans cet Etat. Et mes garçons, Mabel et moi fûmes ravis par les étendues de sable

doré sur les plages, par les montagnes et le perpétuel semi-printemps qui prévaut là-bas tout au long de l'année.

Nous passâmes cinq mois en Californie à faire du tourisme et à profiter du soleil et des merveilles qu'offre son paysage. A la fin de cette période, nous dûmes rentrer à Trenton, car je devais m'occuper là-bas de certaines affaires en cours. Mais j'avais acheté une parcelle de terrain à Los Angeles et nous planifiions d'y retourner et d'en faire notre lieu de résidence permanente aussi tôt que possible.

Pendant quelques années, j'avais travaillé sur une thèse intitulée « La Nature des Entités Infinies », qui comprenait des chapitres sur des sujets tels que l'évolution atomique, la suspension et l'involution, les origines du rayonnement cosmique, la rapidité de l'univers, etc. Alors que j'étais à Trenton, j'avais obtenu que la thèse soit publiée dans son ensemble à mes propres frais, et avais envoyé par courrier plusieurs copies à des scientifiques individuels qui travaillaient sur des recherches fondamentales. Bien sûr, j'étais conscient à l'époque que c'était présomptueux de ma part, mais je m'étais complètement laissé emporter par mon immense enthousiasme pour des idées que je croyais comprendre, mais que j'étais incapable de formuler convenablement par manque de formation appropriée.

Mon espoir profond et constant était que quelques-uns parmi ces scientifiques puissent comprendre où je voulais en venir et résoudre les points techniques et mathématiques. Certains hommes furent intéressés mais, autant que je sache, aucun ne se donna la peine de travailler sur les théories sur lesquelles j'avais espéré qu'ils puissent travailler. Mais au moins, j'étais satisfait d'avoir fait de mon mieux, au vu des conditions limitées de mon éducation. J'étais content de laisser le sujet reposer. Il était évident que la science n'avait aucun besoin de moi, un parfait amateur présomptueux. Je devais rester muet, un orphelin de la science !

Nous étions tous heureux de rentrer à Los Angeles et de nous installer dans notre nouvelle maison. Là, je me lançai dans les affaires avec mon père. Mais dès le début, nous rencontrâmes des difficultés de toutes parts. Pendant trois longues et difficiles années, nous luttâmes pour que cela fonctionne, mais les monopoles et la rude compétition rendirent les choses si difficiles que nous fûmes finalement contraints de fermer boutique.

La tentation était grande de revenir à la sécurité de Trenton, où le confort matériel et une petite fortune nous attendaient si nous décidions d'en faire notre foyer. Mais Mabel et les garçons aimaient le Sud de la Californie. Pour ma part, la sécurité n'a jamais été d'une grande importance dans mon monde de l'atome, de l'électron et du photon. De plus, il fallait toujours tenir compte de ces orages. Pour un électrophobe comme moi, cet aspect est toujours d'une première importance. Nous décidâmes donc d'oublier la sécurité et de prendre le risque de garder notre maison et de faire en sorte que cela marche à Los Angeles, où nous étions tous heureux.

C'était en 1948, et à ce moment-là, les soucoupes volantes faisaient les gros titres de temps en temps. Mais je ne m'intéressais absolument pas au phénomène. Comme beaucoup d'autres gens, je pensais que les soucoupes volantes étaient une sorte d'avions d'un nouveau genre, développés en secret ici aux Etats-Unis. Je supposais que l'information serait révélée en temps voulu.

Pendant plusieurs mois, je travaillai en tant que manager chez Los Feliz Club House. Pendant mon temps libre, je m'efforçais d'écrire un scénario de film. C'était plus un loisir

qu'autre chose. Je ne m'attendais pas vraiment à ce que le scénario soit accepté, car je n'avais aucune expérience dans l'écriture. Comme l'idée des voyages dans l'espace était assez populaire dans les films à l'époque, je me concentrai sur une histoire basée sur un voyage imaginaire jusqu'à la Lune. Plusieurs studios se montrèrent intéressés par le manuscrit final, mais il ne fut jamais adapté à l'écran.

Lorsque le club-house dans lequel je travaillais fut finalement loué à une grande organisation, je postulai pour un travail à l'usine de la Corporation d'Aviation Lockheed à Burbank, en Californie. Ma candidature fut acceptée, et je commençai à travailler pour Lockheed le 2 avril 1952, dans le département de fabrication de métal.

Après environ six semaines dans la fabrication de métal, je fus transféré à l'Unité des Plastiques de Lockheed. Puisque les plastiques m'avaient toujours intéressé, j'étais satisfait du changement. Je faisais partie de l'équipe de trois hommes qui travaillaient sur les radômes, les boîtiers de plastique et de verre pour les éléments des radars des avions à réaction F-94C et F-94B Starfire. J'aimais bien mes coéquipiers, Dave Donnegan et Richard Butterfield. C'était tous deux de jeunes Américains typiques ; honnêtes, sincères et travailleurs. Ils avaient les deux pieds bien sur terre et, même s'ils s'intéressaient aux nouvelles idées et aux progrès scientifiques, ils restaient bien concentrés sur les avions matériels, et ne s'intéressaient pas aux abstractions.

J'avais en effet de la chance d'avoir deux hommes comme eux pour atténuer le choc de l'incroyable enchaînement d'événements dans lequel j'allais être impliqué très bientôt et de manière si inattendue. Lorsque je regarde en arrière aujourd'hui, il me semble qu'un pouvoir occulte d'une nature quelconque avait soigneusement arrangé à l'avance chaque détail, même le plus infime, y compris le genre de poste précis que j'occupais tout comme les deux hommes qui m'étaient le plus proche à travers toutes mes expériences incroyables. Notre temps de travail était celui du soir. Ces horaires inhabituels me plaisaient autant que l'excitation du nouveau travail et l'assortiment hétéroclite de personnes travaillant à l'usine. Mais à ce moment-là, j'ignorais encore quel sort infiniment étrange le destin me réservait.

CHAPITRE 1

Le disque venu d'un autre monde

Le vendredi 23 mai 1952 fut une journée ordinaire à Burbank, Californie, en ce qui me concernait. Je me levai à l'heure habituelle, travaillai dans le jardin pendant quelques heures, et m'arrêtai plus tard au snack-bar Drive-In. Après plusieurs tasses de café et un échange de plaisanteries aimable avec l'un des consommateurs, je m'en allai et me rendis au travail à l'usine de la Corporation d'Aviation Lockheed.

Tout se déroula plutôt bien au cours de la première partie de la soirée, mais autour de 23 heures, je commençai à me sentir mal. Une étrange sensation de fourmillement s'insinua dans mes mains et mes bras, et jusqu'à l'arrière de mon cou. Mon cœur palpitait légèrement, et j'avais les nerfs tendus. Je me sentais exactement comme toujours avant un orage violent. Tandis que les symptômes familiers augmentaient, je sortis en m'attendant à voir de lourds nuages menaçants, mais le ciel nocturne était exceptionnellement clair et les étoiles brillaient.

Perplexe, je retournai travailler en me demandant ce qui n'allait pas chez moi. A 00:30, lorsque retentit la sonnerie annonçant la fin du service, j'étais si épuisé que je pouvais à peine me tenir debout ; c'était un soulagement de rentrer à la maison et d'aller me coucher. Je conduisis ma voiture hors du parking de Lockheed et pris la direction du sud-est sur Victory Boulevard pour rentrer chez moi.

Tout en conduisant, j'avais de plus en plus conscience de ma tension nerveuse. Je sentais comme une sorte de force autour de moi. Jamais, au cours de toutes mes expériences semblables, je n'avais éprouvé de symptômes aussi étranges. Je ne ressentais aucune douleur, mais avais le sentiment que je risquais de mourir à tout instant. La sensation de fourmillement s'était intensifiée et répandue dans mes bras, mes jambes, et jusqu'au sommet de mon crâne.

Effrayé, je me demandai si je n'étais pas à nouveau en proie à une ancienne maladie. Allais-je à nouveau être confiné au lit avec la terrible faiblesse et la douleur atroce de « l'insuffisance constitutionnelle » de mes années d'écolier ? Les symptômes tant redoutés étaient bien présents.

Sur Alameda Boulevard, je m'arrêtai à un feu rouge. Je remarquai alors que ma vue était trouble et que les bruits de la circulation étaient étrangement étouffés et lointains, comme si mon ouïe était aussi affectée. Je décidai qu'il valait mieux m'arrêter dans un de ces cafés ouverts toute la nuit pour prendre une tasse de café. Mais à cette pensée, tous mes symptômes alarmants augmentèrent. J'oubliai l'idée d'une tasse de café. Mon seul désir irrésistible était de rentrer à la maison aussi vite que possible.

Je continuai sur Victory Boulevard en direction de chez moi. J'avais l'impression que la nuit devenait de plus en plus brillante, comme si elle était enveloppée d'une brume douce et dorée. Juste en face de moi, et légèrement au-dessus de mon champ de vision, je vis un objet

de forme ovale, qui brillait d'un faible éclat rouge. Tout d'abord, il était si indistinct que je devais le regarder fixement pour être certain qu'il était bien là. Mais petit à petit, son éclat augmenta. Il était environ cinq fois plus gros que la lumière d'un feu rouge. Je me frottai nerveusement les yeux : j'avais un problème de vision ! Mais la chose était toujours là, non pas nette et clairement définie, mais vaguement lumineuse, visiblement de forme ovale et d'un rouge profond.

Je continuai sur Riverside Drive tout droit vers l'objet, mais il semblait s'éloigner de moi, de sorte que j'étais toujours à peu près à la même distance de lui. Comme il était presque une heure du matin, il y avait peu de circulation sur la route. Apparemment, personne d'autre n'avait remarqué l'objet, puisque je ne voyais aucune voiture arrêtée pour l'observer. Je me demandai si je l'aurais également manqué, au-dessus de l'éclat aveuglant des phares, si mes étranges symptômes n'avaient pas attiré mon regard vers lui.

Je traversai le pont au-dessus de la Los Angeles River, l'objet toujours en vue. Juste de l'autre côté du pont, à droite de la grande route, se trouve une portion de route solitaire et déserte appelée Forest Lawn Drive. L'objet s'arrêta et se mit à flotter au-dessus de l'intersection. Alors que je me rapprochais, son éclat augmenta et son rouge devint plus profond et plus étincelant. Au même moment, les symptômes physiques que j'éprouvais devinrent plus aigus. J'avais conscience d'une douloureuse sensation de picotement et d'engourdissement dans mes bras et mes jambes, qui me faisait penser au contact avec un courant électrique.

A présent, le disque avait brusquement tourné à droite, s'éloignant de la grande route, et commençait à se déplacer lentement au-dessus de Forest Lawn Drive. Pour la première fois, il me vint à l'esprit que cette chose fantastique pouvait être l'une de ces soucoupes volantes sur lesquelles il m'était déjà arrivé de lire certaines choses. Je fis tourner ma voiture sur Forest Lawn Drive et suivis l'objet.

Environ un kilomètre et demi plus loin, le disque vira à droite, s'écartant de la route, et resta immobile, suspendu au-dessus d'un champ non clôturé, un peu au-dessous du niveau de la route. Je quittai la chaussée à environ dix mètres du bord de la pente. De là, le disque rouge et brillant se trouvait juste en face de moi et seulement à une faible distance. Alors que je le contemplais avec perplexité, il se mit à pulser violemment, puis se propulsa vers le ciel selon un angle de 30 ou 40 degrés et à très grande vitesse. Une fois haut dans le ciel à l'ouest, il ralentit brusquement, resta suspendu un moment, puis accéléra et disparu comme un météore.

Mais juste avant que le globe rouge et brillant ne disparaisse, deux objets plus petits s'en détachèrent. Ces objets étaient clairement de forme circulaire, et d'un vert à la fois doux et fluorescent. Ils descendirent en flèche jusqu'à se trouver juste devant ma voiture, et se mirent à flotter à seulement quelques mètres de là. J'estimai que chacun devait faire environ un mètre de diamètre. Silencieux et flottant dans l'air comme des bulles aux reflets iridescents, l'intensité de leur lueur verte fluctuait en rythme.

Puis, provenant apparemment de quelque part entre ces deux étranges boules de feu vert, j'entendis une voix masculine claire et forte, s'adressant à moi dans un anglais parfait.

A cause de la tension nerveuse qui pesait sur moi à ce moment-là, presque équivalente à un état de choc, il m'est impossible de retranscrire mot pour mot la conversation qui suivit. L'orateur invisible s'efforçait visiblement de choisir des mots et des expressions que je

pouvais comprendre, mais plusieurs choses ne sont toujours pas claires pour moi aujourd'hui. Je ne peux que faire un maigre compte-rendu approximatif de l'essentiel de ses propos.

Cependant, je me souviens très bien des premiers mots qu'il a prononcés : « N'aie pas peur, Orfeo, nous sommes des amis ! » Puis la voix me demanda de sortir de ma voiture et de « venir par ici ». Comme un automate, j'ouvris la portière de la voiture et sortis. Je n'éprouvais aucune peur, mais j'étais si faible et tremblant que je pouvais à peine me tenir debout. Je m'appuyai contre le pare-chocs de ma voiture, et regardai les deux objets circulaires identiques, qui pulsaient en planant à une courte distance devant moi.

Les disques brillants généraient une douce lumière, mais je ne voyais personne nulle part. Je me souviens vaguement que la voix parla à nouveau en m'appelant par mon nom complet pour me saluer. Elle déclara ensuite que les petits disques verts étaient des instruments de transmission et de réception qui ne ressemblaient à rien de ce qui était fabriqué sur Terre. Puis la voix ajouta que par l'intermédiaire des disques, j'étais en communication directe avec des amis venus d'un autre monde.

Il y eut une pause, et je me souviens vaguement avoir pensé que je devrais dire quelque chose, mais je restai ahuri, dans un silence total. Fasciné, je ne pouvais que regarder fixement ces fantastiques boules de feu vert et me demander si j'avais perdu l'esprit.

Lorsque la voix parla à nouveau, j'entendis ces mots surprenants : « Te souviens-tu de tes dix-huit ballons et des cultures de moisissure que tu as perdus dans le ciel du New Jersey, Orfeo ? » J'étais stupéfait d'entendre cette voix étrange rappeler un incident du passé, qui s'était déroulé si longtemps auparavant que je l'avais presque oublié. « Oui... oui Monsieur, je m'en souviens ! »

« Te souviens-tu également de l'étrange appareil sans ailes qui semblait observer tes activités ? »

Soudain, toute la scène me revint en mémoire de façon parfaitement claire. Je me souvins de Mabel, ma femme, de mon beau-père et de nos amis et voisins, rassemblés autour de moi tandis que nous regardions fixement cet étrange objet en forme de disque dans le ciel. Je me souvins de la façon dont l'objet avait semblé suivre les ballons transportant mes précieuses cultures de moisissure *aspergillus clavatus*. A cette époque-là, je faisais pas mal d'expériences. Ce fut à ce moment-là que je pris conscience que les disques fluorescents étaient de forme similaire et se comportaient de manière aussi imprévisible que ce mystérieux appareil dans le New Jersey. La seule différence était que j'avais vu l'appareil de jour, alors qu'il scintillait comme du métal, tandis que les disques luisaient dans l'obscurité.

« Tu te souviens bien de nous, Orfeo », déclara la voix empreinte de noblesse. « Nous étions en train d'observer tes efforts ce jour-là, et nous avons continué à t'observer depuis. »

Toute trace de peur me quitta à ces mots, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que tout cela pouvait bien signifier. Je réalisai soudain que j'avais très soif.

Comme en réponse à mes pensées, la voix dit : « Bois le contenu du verre de cristal que tu trouveras sur le pare-chocs de ta voiture, Orfeo ».

Surpris à ces mots, je baissai les yeux et vis une sorte de verre à pied sur le pare-chocs. Il scintillait dans la douce lumière. Avec hésitation, je le portai à mes lèvres et goûtai la boisson. C'était le breuvage le plus délicieux que je n'avais jamais goûté. Je vidai le verre.

Tandis que je buvais, une sensation de force et de bien-être s'empara de moi, et tous mes symptômes désagréables disparurent.

« Oh merci, Monsieur », dis-je en reposant le verre vide sur le pare-chocs de ma voiture, avant de le voir disparaître.

A ce moment-là, un autre phénomène incroyable commença à survenir se déroula devant mes yeux. Les deux disques identiques étaient espacés d'environ un mètre. A présent, l'air entre eux commençait à briller d'une douce lumière verte, qui se transforma progressivement en un écran lumineux en trois dimensions, tandis que les disques eux-mêmes s'estompaient de manière visible.

Sur l'écran lumineux apparut l'image du buste de deux personnes, comme dans un plan rapproché au cinéma. L'une d'elles était un homme, et l'autre une femme. Je dis bien homme et femme uniquement parce que leurs silhouettes et leurs traits étaient, de façon générale, semblables à ceux d'un homme et d'une femme. Mais je fus frappé par ces deux personnages, qui m'apparurent comme étant de la plus grande perfection. Il se dégageait d'eux une noblesse impressionnante, leurs yeux étaient plus grands et bien plus expressifs, et un éclat apparent émanait d'eux qui me remplissait d'émerveillement. Quelque part au fond de mon esprit, l'idée troublante qu'ils m'étaient étrangement familiers était encore plus déroutante. De façon assez surprenante, les images projetées des deux êtres semblaient être en train de m'observer. Car ils me regardaient directement et souriaient ; alors leurs yeux regardèrent alentour, comme pour embrasser l'ensemble de la scène.

Tandis qu'ils m'étudiaient, j'eus le sentiment désagréable qu'ils connaissaient chacune des pensées de mon esprit, tout ce que j'avais fait, et un grand nombre de choses à mon sujet que je ne connaissais pas moi-même. Instinctivement, je pressentais que je me trouvais dans une sorte de nudité spirituelle face à eux. De plus, j'avais l'impression d'être en communication télépathique avec eux, car des pensées, des interprétations et une compréhension nouvelle de certaines choses, qui auraient nécessité des heures de conversation pour être transmises, traversèrent mon esprit à la vitesse de l'éclair.

Face à ces deux Êtres incroyables, j'avais le sentiment de n'être qu'une ombre, comparé à la réalité étincelante qu'ils semblaient représenter. Il m'est difficile de retranscrire en mots mes sentiments, car la compréhension que j'avais d'eux provenait essentiellement d'une perception instinctive.

Après quelques instants, les deux figures s'estompèrent et l'écran lumineux disparut. Les deux disques se remirent à flamboyer, brillant de tout leur feu vert.

Tremblant violemment de faiblesse et de sueurs froides, j'étais sur le point de perdre connaissance lorsque j'entendis à nouveau la voix. Elle était plus aimable que jamais tandis qu'elle disait quelque chose à propos de ma confusion compréhensible, mais elle m'assura que je comprendrais plus tard tout ce qui s'était passé.